

## Maggie Nelson : “Il y a quelque chose de fondamentalement queer dans la maternité”

### Sur le même thème

Dans “Les Argonautes”, l’écrivaine Maggie Nelson défend, à travers l’histoire de son couple hors normes, la multiplicité des identités au delà du masculin et du féminin. Et fait de la maternité une expérience physiologique qui appartiendrait à toutes.

Lorsqu’elle leur a présenté le manuscrit des Argonautes, de nombreux éditeurs ont dit à Maggie Nelson que l’expérience qu’elle y racontait était trop « spécifique » pour intéresser les gens. Cette expérience, c’est son histoire d’amour éclatante avec Harry, né Wendy, qui ne veut ni « du genre féminin qui [lui] a été assigné à la naissance », ni « du genre masculin que la médecine transsexuelle [lui] promet ». C’est aussi celle d’Iggy, leur petit garçon, conçu par procréation médicalement assistée. Trop spécifique ? Pas pour Maggie Nelson qui, dans la lignée historique de la théorie queer (le terme qui regroupe de façon générale les identités LGBT), s’applique à contester méthodiquement toute forme de pensée normative : chaque expérience individuelle est le reflet de l’expérience humaine universelle, dit-elle. Son essai, best-seller aux Etats-Unis et qui vient d’être traduit en France, est une célébration tranquille d’amours, de genres, de corps et de sexualités débarassés des catégorisations qui les rendraient spécifiques à un groupe déterminé.

L’autofiction de Maggie Nelson déconstruit les binarismes masculin/féminin et hétérosexuel/homosexuel, mais aussi l’alignement génétique rigide selon lequel le sexe biologique a autorité sur le genre, la sexualité et l’identité. Au travers de son histoire avec Harry s’affirment la multiplicité des identités et la désuétude des étiquettes assignatrices. Tout en réinventant les institutions hétéronormées du mariage et de la famille, le bonheur individuel du couple apparaît comme le bonheur de tous les couples. Mais l’expérience décrite dans le livre est bien celle d’une femme, qui trouve que ces mêmes expériences de femmes ont trop souvent été racontées par les hommes. Alors Maggie Nelson fait le récit de sa grossesse, qui survient tandis que les injections de testostérone transforment le corps de Harry ( « En surface, on aurait pu dire que ton corps devenait de plus en plus “masculin” ; le mien, de plus en plus “féminin”. [...] A l’intérieur, nous étions deux animaux humains en cours de transformation l’un auprès de l’autre, témoins sans pression du changement de l’autre. » ), puis de l’accouchement et de l’allaitement. Des processus physiologiques qu’elle n’hésite pas à qualifier de « queer ». Mot qui, au sens littéral, signifie d’abord « bizarre », « curieux ».

« La maternité est queer », écrivez-vous. Comme dépasse-t-elle les structures hétérosexuelles sur lesquelles elle semble parfaitement calquée ?

Je trouve qu’il y a quelque chose de fondamentalement queer dans la maternité, du fait qu’elle est une altération de l’état normal des choses et une alié-

nation radicale du corps. Une partie du propos que je développe dans *Les Argonautes* consiste à reconnaître qu'aucune activité ou expérience individuelle n'est surdéterminée comme étant hétéro ou queer, radicale ou normative, etc. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de causalité mentale qui s'ajoute à la causalité physique. C'est un prolongement de l'adage avancé par le psychologue américain Silvan Tomkins : « Tous les affects peuvent être attachés à tous les objets. » Partant de ce principe, la maternité n'appartient pas à certains seulement. Lorsqu'un enfant est désiré, quiconque, quel que soit son genre ou son orientation sexuelle, peut faire un excellent parent. Nous devons nous distancier des conceptualisations hétérosexistes et patriarcales de la maternité pour la repenser et la vivre de façon multiple.

Vous racontez comme le comportement des gens change lorsque Harry acquiert son apparence d'homme, mais aussi lorsque votre corps prend les formes de la grossesse...

J'ai été presque choquée par les marques de bienveillance à mon égard lors du deuxième trimestre de ma grossesse. Il y a bien sûr les démonstrations de gentillesse lorsque je voyageais et que l'on m'aidait à porter mes bagages ou à descendre du train. J'ai accepté cette aide avec gratitude, sacrifiant simplement mon orgueilleuse autonomie. Mais à plusieurs occasions, des policiers ou des employés de sécurité dans les aéroports m'ont carrément saluée sans que je les connaisse. J'incarnais alors pour eux l'image de l'avenir, avec laquelle il leur paraissait nécessaire d'être bienveillants et qu'ils seraient prêts à défendre. Il m'a semblé capturer là l'irrésistible séduction de la normalité, de ceux qui rentrent dans le rang. Mais le corps de la femme enceinte est aussi vu comme obscène : il expose à tous la relation la plus intime qui soit tout en les excluant. Cela peut irriter et certains préféreraient mettre la mère à l'écart du monde. Pendant une séance de questions dans une université new-yorkaise, un écrivain m'a demandé comment j'avais pu travailler sur la cruauté, le thème d'un de mes livres, alors que je portais un enfant. Une fois de plus, on détermine la condition des femmes par leur corps.

Votre livre explore également la sexualité. Quel regard portez-vous sur l'actuelle « révolution du désir », pour reprendre les mots de Natalie Portman ; pensez-vous qu'elle peut s'étendre aux besoins et aux désirs de tous les individus, quels que soient leur genre et leur préférence sexuelle ?

Les questions hétérosexuelles prennent assurément beaucoup de place actuellement, mais je ne considère pas que ce soit un problème dans la mesure où la question des relations entre hommes et femmes n'est toujours pas réglée. Elle a besoin d'autant d'attention et de réflexion que possible pour que les femmes puissent accéder à plus de justice, d'équité, de liberté, de plaisir, de changement et de subsistance. Le danger, ce serait que ces conversations sur le désir, le consentement, la séduction ne prennent comme modèle qu'un seul type d'expérience individuelle – celle des hétérosexuels. Cela les appauvrirait fortement et exclurait beaucoup de gens.

Notre société est bâtie sur la dualité entre hommes et femmes, vis-à-vis de laquelle de nombreux individus, comme votre mari, Harry, ne s'identifient pas. Comment s'extirper de cette polarisation avec laquelle nous avons tous été éduqués ?

Beaucoup de personnes voient l'identité au-delà de cette binarité, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne s'identifient pas elles-mêmes comme homme ou comme femme. Vous savez, le ressenti des gens vis-à-vis du genre – le leur et celui des autres – évolue souvent au fur et à mesure de leur vie : ce n'est pas forcément quelque chose de figé.

Pour mieux appréhender ces questions, je recommande de se documenter sur le sujet, y compris de façon scientifique, de cesser de répéter inlassablement les mêmes truismes selon lesquels la binarité de genre serait un « fait scientifique » indiscutable. Un bon point de départ est *Corps en tous genres*, de la biologiste Anne Fausto-Sterling, qui s'attache à produire des théories qui prennent en compte la diversité humaine. Il est aussi important de ne pas oublier que le féminisme moderne – je veux dire par là le féminisme qui commence avec Simone de Beauvoir – est littéralement ancré dans l'instabilité du genre : « On ne naît pas femme, on le devient. » Denise Riley, une écrivaine britannique que je cite dans *Les Argonautes*, nous rappelle que « la conscience genrée de soi est, Dieu merci, de nature vacillante ».

A lire

Maggie Nelson, *Les Argonautes*, Editions du Sous-sol.

Mon autre recommandation serait d'encourager les gens à rencontrer des personnes qui ne ressentent pas le genre de la même manière qu'eux, de les écouter, et d'accepter que leur expérience sur terre est toute aussi valide que la leur. Se sentir complètement homme ou femme n'est pas une base suffisante pour réclamer que le monde entier ressente la même chose.

A lire Maggie Nelson, *Les Argonautes*, Editions du Sous-sol.

Télérama week-end



